

# L'ILLUSTRATION,

## JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 50 fr.  
 Prix de chaque N<sup>o</sup>, 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N<sup>o</sup> 225. Vol. IX. — SAMEDI 5 JUIN 1847.  
 Bureau : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 52 fr.  
 Ab. pour l'Étranger. — 10 — 20 — 40.

### SOMMAIRE.

**Histoire de la semaine.** *Portrait de Son Altesse le grand-duc de Toscane. — Chronique musicale. — Courrier de Paris. Deux Crauvres. — Des Faux minéro-thermales de Sall-les-Châteaumurand. Le Châteaumurand; deux médailles; Etablissement thermal du euz de Sall-les-Châteaumurand. — Un mois en Afrique. VII. La fête de Mouli-Abd-el-Kader. Une gubba arabe. Lente arabe; la vobba arabe; fantasia arabe. — L'homme au point gris. Par M. E. Du Meley-Bacon. (Suite). — Les Promenades de Paris. Le Jardin des Plantes. (Deuxième partie). Loges des animaux féroces; puits et manège; vue extérieure des grandes serres; vue intérieure de la grande serre; habitation des reptiles; cabane des gazelles d'Algérie. — Bulletin bibliographique. — Annonces. — Ender sur les couleurs. Coricatures par Cham. — Principales publications de la semaine. — Rébus.*

**CHANGEMENTS D'ADRESSE.** — Les abonnés qui désirent changer la destination de leur journal, sont priés de vouloir bien prévenir l'administration au plus tard le jeudi qui précède la mise en vente des numéros.

### Histoire de la Semaine.

Nous le disions la semaine dernière : les ajournements se succèdent; maintenant, à bien peu d'exceptions près, ils rempliront à eux seuls les procès-verbaux de la Chambre. Le rapport du budget se distribue, et nos représentants veulent pouvoir aller dans trois semaines au plus tard se reposer de n'avoir rien fait. La session aura été plus stérile encore que la récolte dernière.

Nous avons mentionné sans détails l'ajournement de la réforme postale, parce qu'on n'a pas fait valoir pour le maintien abusif de l'état de choses actuel un seul argument nouveau. Le successeur de M. Lacave-Laplagne, le nouveau ministre des finances, M. Dumoulin, n'a fait que répéter en périodes plus longues ce que M. Conte balbutie depuis cinq ans à tous les députés qui vont lui recommander une directrice des postes. C'est toujours la même contre-vérité du service proportionnel rendu par l'Etat, de l'incertitude où l'on doit être de l'accroissement des correspondances après la réforme; mais cette fois, tout cela était corroboré par la situation où nos hommes d'Etat ont mis nos finances. En conséquence, la mesure a été présentée comme inopportune, et la réforme, ajournée l'an dernier faute d'une voix, l'a été cette année par une majorité relative de vingt-cinq votants.

Le lendemain, les chiens l'ont échappée belle! C'est par un partage égal de boules que la proposition de M. de Rémiilly a été renvoyée à l'ordre du jour de l'année prochaine. Oui, ce n'est évidemment que partie remise. La taxe existante en Angleterre, en Belgique, dans le duché de Bade, dans le royaume de Wurtemberg. Partout elle se perçoit aisément, sans la moindre difficulté. Il en sera de même en France, si elle est perçue au profit des communes.

**EXPÉDITION DE LA KARLIE.** — M. le maréchal Bugeaud en est arrivé à ses fins. Il a fait cette expédition que la Chambre désapprouvait, et sur laquelle le ministère n'osait avoir un avis dans la crainte de ne le pas voir suivre par son subordonné. La facilité avec laquelle il est arrivé à son but, le peu de résistance qu'il a rencontrée, prouvent que le même résultat eût été aisément atteint par les négociations, sans coup férir. C'est donc du sang versé, des hommes sacrifiés, des scènes de pillage, sans profit, sans grande gloire. Nos troupes ont été ce qu'elles sont toujours, pleines d'élan, de courage, comme aussi de sang-froid et de persévérance. La colonne du général Bédau, qui convergait vers celle du maréchal, a eu aussi quelques résistances à vaincre, et s'est montrée digne de son chef. Elle aussi malheureusement a éprouvé des pertes. Elles se sont montées à 12 tués et 51 blessés. Celles de la colonne d'un gouverneur général sont de 57 hommes tués ou blessés.

**RIO DE LA PLATA.** — Il est arrivé au ministère de la marine et des colonies des dépêches de M. le contre-amiral Lainé, commandant la station du Brésil et de la Plata. On y rend compte de quelques attaques partielles soutenues dans l'Uruguay par les équipages de nos bâtiments. Un rapport spécial du lieutenant de vaisseau Charles Fournier, commandant le brick-canonnière *l'Alsacienne*, daté du 2 janvier, cite M. Lelongne d'Iderville comme s'étant opposé avec vigueur au passage des troupes argentines, et ayant parfaitement exécuté les ordres qui lui avaient été donnés. Cet élève volon-

taire, faisant fonctions d'officier, avait le commandement de la corvette *le Cerf*, et avait été détaché avec une mission spéciale de Paysandu pour le Salto. Assailli par la flottille de plus de 500 hommes qui hordaient la côte, et par deux embarcations contenant 80 hommes qui allaient l'aborder, il a su manœuvrer son bâtiment de manière à riposter avantageusement avec la mitraille de ses deux canons, et à échapper ainsi à un récil imminent sans perdre un seul des 10 hommes qui formaient son équipage.

Dans la matinée du 20 mars, tous les avant-postes de



Léopold II, archiduc d'Autriche, grand-duc de Toscane, né le 3 octobre 1797, grand-duc le 18 juin 1824.

Montevideo ont été attaqués par l'ennemi. Cette fois encore c'était la légion française, sous les ordres du brave colonel Thiébaud, qui était de service et qui a repoussé l'ennemi. Les résistants ont perdu plusieurs officiers. Nous n'avons aucune perte à déplorer parmi nos compatriotes.

**LE BOURBON.** — *Le Moniteur*, et après lui *la Flotte*, mis par le louable désir de rassurer les familles de nos marins, ont cherché à jeter des doutes sur la perte de la corvette *le Berceau*, que les avis de Bourbon amonçaient avoir naufragé, corps et biens, dans les parages situés entre les Schelles et Madagascar. *Le Moniteur* a déclaré que le gouvernement n'avait reçu aucune nouvelle sur ce sujet, et *la Flotte* fonde son espoir sur une lettre datée du bord du *Berceau*, le 9

décembre, et mentionnant son départ pour une tournée hydrographique qui devait se prolonger plusieurs mois.

Malheureusement, il n'est plus possible, aujourd'hui, de se livrer à ces consolantes conjectures. Il est arrivé à Nantes, par la voie de Suez, des nouvelles de Bourbon, en date du 26 avril, qui lèvent tous les doutes. Deux navires, *l'Archimède* et *le Coterce*, venant de Sainte-Marie-de-Madagascar, ont apporté dans la colonie des renseignements positifs, d'où il résulte qu'ils ont rencontré en mer des débris de navire reconnus pour provenir de la corvette *le Berceau*. Il est probable que le sinistre a eu lieu dans le coup de vent qui a ravagé ces parages et mis en danger la frégate *la Belle-Poule*. *Le Berceau* avait, dit-on, à son bord, un équipage de 250





me, qu'en as-tu fait? — Je l'ai portée dans ma chambre. — Apres? — Je l'ai jetée sur mon lit. — Qu'a-t-elle fait? — Elle a sonnè. — Ah! l'honnête fille! »

Autre quiproquo bien plus lugubre, puisqu'il appartient à la *Gaité*. Le rideau levé vous offre la vue d'une taverne où l'on étouffe quiconque s'y présente avec une mise soignée; un mécanisme diabolique saisit la victime au cou et la précipite dans la Tamise. Ainsi procèdent les *étouffeurs* de Londres et leur chef Kautkins (en français coquin). Ce coquin est chef de la police et favori de Cromwell; il a juré la perte de lord Lindsay par convoitise. Une fois placés sur ces petites roulettes du mélodrame, et grâce aux *étouffeurs*, l'action marche à coups de machines, de changements à vue, de noirs forfaits et de scélératesses invisibles. Le cœur se serre, les loges pleurnichent, la galerie sanglotte, lorsque heureusement la Providence se manifeste tout à coup par un quiproquo. Un autre que lord Lindsay avait péri par l'asphyxie, et cet homme vertueux récupère sa fille et ses biens; c'est une bénédiction! Pendant qu'on s'étouffait à ce drame de M. Paul Foucher, on étouffait de rire au Palais-Royal avec *Crouignole*, proche parent de Bilboquet. En même temps *Mademoiselle Grabotot* et mesdames *Baga* et *Soto* se voyaient fêlées aux *Variétés*. Entre cette demoiselle et ces dames, il y a cependant quelque différence, et ne brouillons pas le fil de ces destinées. Mesdames *Baga* et *Soto* vous représentent deux charmantes danseuses, tandis que mademoiselle *Grabotot* n'est qu'une pièce, un peu moins charmante peut-être. Toujours est-il que cette alternative de chants et de cacuchas, de mimique délançée et de couplets se facture attire la foule, en dépit des trente degrés Réaumur, dans la salle de M. Roqueplan.

S'il est un refuge contre cette chaleur, c'est le Cirque des Champs-Élysées. L'essentiel, c'est d'y trouver une place à l'abri des coups de soleil et des coups de pied de cheval. Puisque nous avons célébré les beautés de cet établissement dans le dernier numéro de *l'Illustration*, gardons-nous bien d'y revenir, si ce n'est avec le crayon; ce sont des tableaux, et il faut les montrer plutôt que les décrire. À sa collection de clowns, d'acrobates, de chiens et autres animaux, le directeur a joint un éléphant, ému du fameux Kioupi, si ce n'est Kioupi lui-même, et un manéspanol, Manoel-Rolando-Vinigo-Vicento y Mochos y Avortos de Lillipap, tire bien allongé pour un si petit homme. Ah! que maître Tom Pouce s'entendait mieux à la rédaction de son programme! Tom Pouce! voilà de ces noms rapides comme la flèche, qu'il faut

un badinage élégant, une verve de bon goût, un vers bien tressé; mais le sujet? c'est un cœur pour deux amours ou deux cœurs pour un seul amour; Psyché entre Damon et

Depuis quelques jours, dans les salons, dans les clubs, dans les assemblées, il a été beaucoup question d'une affaire assez scandaleuse, dont nous ne disions rien, précisément parce que tout le monde en a déjà parlé. Cette affaire rappelle, sans y ressembler, la criminelle peccadille du prince de B., condamné il y a deux ans pour avoir émis des faux jetons du Jockey-Club; mais elle n'aura pas un dénouement semblable. Le coupable a pris un passe-port, et l'officieux amis ont ménagé sa fuite à l'étranger. Nous sommes loin de blâmer une mesure prise en considération d'une famille très-honorable. Voici cependant un triste contraste, et qui n'aura sans doute échappé à personne. Au moment même où le vicomte G., quittait impunément la capitale après sa honteuse action, un malheureux père de famille, compromis dans des troubles suscités par la disette des subsistances, se frappait mortellement en pleine audience, afin d'échapper à un emprisonnement infamant. Sans s'ériger en moraliste, n'est-il pas permis de s'affliger d'un fait où éclate d'une manière si fleussue la contradiction qui existe entre la loi et les mœurs?

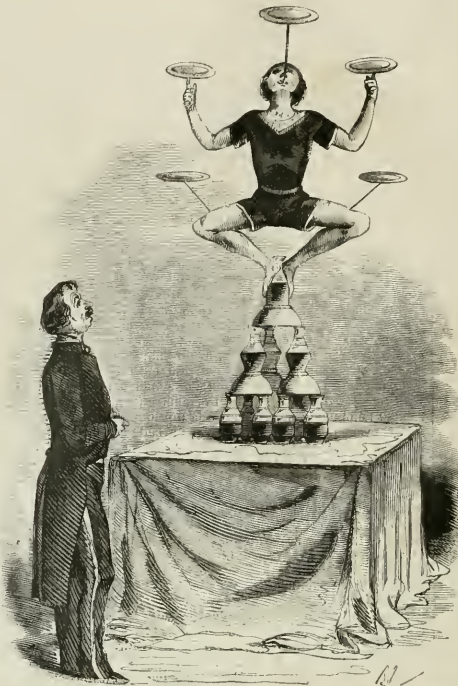
Le départ de l'ambassadeur d'Angleterre est devenu officiel. Le *bal rouge* qui célèbre l'anniversaire de la naissance de la reine Victoria n'a pas eu lieu cette année. Les Anglais établis à Paris ont reçu l'invitation de fêter cet heureux jour en famille et de s'en réjouir à huis clos.

La saison, qui s'exalte de plus en plus, commence à disperser messieurs les députés. Un vote récent a constaté cent vingt-huit absences. M. le ministre des affaires étrangères dirige ses regards soucieux vers le *val Richer*, dont il a fait embellir la maisonnette avec une certaine magnificence. M. Duchâtel, de retour de Dieppe par raison d'Etat, chasse en voiture à Rambouillet par raison desanté. Ceux des hommes d'Etat que les éventualités de la politique pourraient appeler d'un jour à l'autre au pouvoir, dressent leur tente champêtre dans les environs de Neuilly, que le roi doit habiter, comme de coutume. On dit que les princes se sont distribués ainsi les villas royales : M. le duc de Nemours habiterait Saint-Cleud; M. le duc de Montpensier, Trianon; M. le duc d'Anmale occuperait son vaste domaine de Chantilly. On avait annoncé le départ de madame la duchesse d'Orléans pour Vichy, c'était une nouvelle au moins prématurée. La présence de madame la duchesse d'Orléans avec ses enfants à Vichy assureraient sans doute à ce séjour fortuné une vogue plus grande que jamais. Les eaux de Vichy ont eu dans tous les temps leurs hôtes royaux. Marie-Antoinette s'y trouvait en 1789, et la duchesse d'Angoulême en 1830.

Pythias, également épris, également disposés au sacrifice, et se disputant le privilège d'assurer le bonheur de son ami au prix du sien, ne voilà-t-il pas des caractères taillés à l'an-

grande que jamais. Les eaux de Vichy ont eu dans tous les temps leurs hôtes royaux. Marie-Antoinette s'y trouvait en 1789, et la duchesse d'Angoulême en 1830.

Puisque nous sommes sur la route du Midi, nous pousserons notre excursion jusqu'à Rome, pour y signaler l'ouverture du Cercle français, qui s'est ouvert le 1<sup>er</sup> mai, place d'Espagne. Ceux de nos compatriotes qui ont séjourné dans la capitale du monde chrétien savent à quel point il leur était difficile de s'y rencontrer. L'enceinte de la ville éternelle surpasse on du moins égale en étendue celle de Paris, et l'unique point de réunion était le salon du directeur de l'Ecole de Rome; c'est là seulement qu'ils retrouvaient quelque image de la patrie absente, l'ambassadeur de France, M. Rossi, le Piémontais ou le Suisse, n'admettant guère que des Anglais dans le palais des Colonna, au Quirinal. L'intervention active de quelques nobles romains et la bienveillance personnelle de Sa Sainteté pour les Français ont levé les obstacles qui s'opposaient à la fondation d'un établissement si utile. Ce cercle compte déjà une centaine de membres, et nul doute qu'il ne réunisse bientôt la totalité des Français qui séjournent à Rome, et tous ceux de nos touristes qui s'y succèdent à toutes les époques de l'année.



Cirque national. — Exercices d'équilibre, par Amadio.



Cirque national. — L'éléphant Zobside conduit par le nain don Francisco, hidalgo.

Vous croyez-vous au bout des fourches caudines dramatiques? Complex sur vos doigts, nous n'avons enregistré que cinq représentations, et la semaine en a eu sept, autant que de jours. C'est l'Oléon qui va combler la mesure avec les *Notables de Vendroit*, pièce sans conséquence, et *Damon et Pythias*. Cette dernière est charmante : une grâce piquante,

et des amis dignes du Mono-notapa! On a nommé, comme auteur de cette comédie poétique, M. le marquis de Belloy! L'Oléon ne voudrait-il pas nous laisser la république des lettres?

**Des Eaux minéro-thermales de Sall-lès-Châteaumorand.**

**I. HISTORIQUE DES EAUX.**

Les eaux minéro-thermales de Sall-lès-Châteaumorand sont

situées à l'extrémité septentrionale du département de la Loire, sur les collines de la Bourgogne, du Forez et du Bourbonnais. Ainsi que le nom l'indique (*salire*, jaillir), l'établissement remonte aux temps de l'occupation romaine. Il paraît même résulter de récentes explorations que les belles constructions romaines qu'on y a découvertes datent du règne de Vespasien, et qu'elles furent restaurées sous Caracalla.

On sait toute l'importance que les Romains attachaient aux eaux minérales. Comme ils ne connaissaient pas ce que nous pouvons appeler la médecine chimique, ils y suppléaient par l'usage des eaux minérales, dont les compositions variées leur en fournissaient en quelque sorte les divers éléments. Sous ce rapport, les eaux de Sall durent avoir une grande célébrité parmi eux, car elles présentent une circonstance singulière et qui ne se rencontre peut-être nulle part. On sait que toutes les variétés d'eaux minérales sont comprises dans trois grandes divisions, les eaux salines, ferrugineuses et sulfureuses. Or, il se trouve que les différentes sources de Sall appartiennent à ces trois divisions. C'était donc pour les Romains comme une pharmacie complète, et l'on comprend combien il devenait avantageux pour eux de trouver réunis dans le même lieu les trois éléments distincts.

Quoi qu'il en soit, les eaux de Sall ne furent pas moins estimées dans le moyen âge. Les diverses chroniques du Forez, celles d'Anne d'Urfé, du chanoine de La Mure, les écrits de Barrère, de Raulin, de Mérat, de Delens, de Duclos, etc., s'accordent en ce point, qu'elles jouissaient d'une grande renommée; et Dieu sait quelle renommée! car les belles dames du Forez, de Bourgogne et du Bourbonnais, disent gravement les chroniques, ne manquaient pas chaque année d'aller s'y *rafraîchir*; et c'est à la vertu merveilleuse de ces eaux que les contemporains de la belle Diane de Châteaumorand, l'héroïne du célèbre roman de *l'Astrée* d'Urfé, attribueront la conservation de son éclatante fraîcheur jusqu'à l'âge le plus avancé.

Mais que peuvent les meilleures choses contre les caprices de la fortune et de la mode! Quand le comté de Forez et les duchés de Bourgogne et de Bourbon furent réunis à la couronne; quand les grandes familles de ces trois provinces essentiellement féodales altèrent servir d'ornement à la cour de France, alors commença pour les eaux de Sall l'époque de la décadence. Bientôt, les bassins négligés se combèrent, les eaux jaillissantes se répandirent dans la campagne en ruisseaux bourbeux, les sources se confondirent dans des mares infectes, et il arriva que cet antique et élégant rendez-vous des trois provinces ne fut plus fréquenté pendant la belle saison que par les pauvres habitants des communes environnantes.

Tel était encore l'état des choses, il y a quelques années, lorsque diverses circonstances vinrent attirer l'attention du gouvernement et de l'Académie royale de médecine sur ces eaux depuis si longtemps délaissées. L'Académie, voulant connaître la cause de l'antique réputation de Sall, nomma

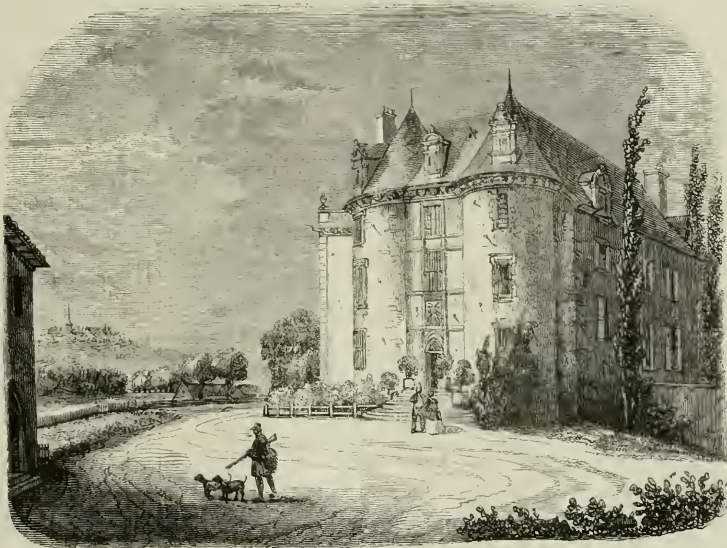
une commission à ce sujet et fit faire une analyse des eaux. Puis, sur les conclusions du rapporteur, M. O. Henry, elle émit l'opinion que ces eaux ne présentaient aucune analogie avec les autres eaux minérales qui sourdent dans les départe-

ments voisins; qu'on devait en attendre de grands avantages pour le soulagement des affections chroniques de différente nature, et qu'il importait qu'elles fussent rétablies. C'est à la suite de cet avis motivé de l'Académie qu'un ar-

rêté du ministre du commerce décida le rétablissement des bains de Sall-lès-Châteaumorand, et les plaça sous le patronage direct du gouvernement.

Ici nous devons dire qu'une circonstance heureuse vint singulièrement faciliter la restauration de Sall. Quand il fut question de commencer les travaux, on s'attendait à de graves difficultés. Ils agissaient d'aller retrouver les sources à une grande profondeur et à travers un sol inerte depuis longtemps envahi par les eaux. Mais on eut bientôt à rendre grâce au génie des premiers constructeurs, car on trouva les maçonneries romaines dans un parfait état de conservation; d'énormes blocs de granit, admirablement travaillés, encadraient l'orifice extérieur des sources, et des murs en béton romain d'une étonnante solidité allaient en chercher l'origine à 25 pieds au-dessous et sur le roc même. C'est là qu'on trouva scellées dans les fondations les belles médailles aux effigies de Vespasien et de Caracalla, qui fixent l'époque de ces constructions, et dont nous donnons ici la reproduction.

Quant aux travaux de restauration, favorisés par cette heureuse découverte, ils se poursuivirent avec une grande activité. Bientôt le nouvel établissement fut en état de recevoir de nombreux malades ou visiteurs, et aujourd'hui les eaux de Sall, en pleine activité, sont devenues comme jadis une de nos richesses thermo-minérales les plus précieuses.



Le Châteaumorand.



Médailles de Vespasien et de Caracalla.

**II.**

**DESCRIPTION DES LIEUX ET DE L'ÉTABLISSEMENT.**

Sollicités par les merveilles racontées dans le rapport fait à l'Académie royale de médecine sur les eaux de *Sall-lès-Châteaumorand*, non moins que par la célébrité rétrospective de ces eaux, nous nous décidâmes à aller les visiter, et nous prenons la route de Paris à Lyon par le Bourbonnais, route aujourd'hui fort abrégée par le chemin de fer d'Orléans. Trente heures après notre départ, nous arrivons à *La Palice*, petite ville bâtie en amphithéâtre sur la jolie rivière de Béber, et groupée autour de l'antique château des sires de Chabannes. Au sortir de la ville, la route prend un aspect sauvage et mélancolique à mesure qu'elle s'engage au milieu des hautes collines qui formaient jadis l'entrée du comté de Forez. Des ruines attestent çà et là les précautions que les anciens maîtres de cette province prenaient contre la puissance des ducs de Bourbon.

La plus remarquable de ces positions militaires est celle de Châteaumorand, située non loin du bourg de Saint-Martin-d'Estréaux, sur un mamelon d'où la vue s'étend sur une partie du Bourbonnais, du Forez, de la Bourgogne et du Beaujolais. Ce château historique, l'une des principales baronnies de l'ancien comté de Forez, s'éleva en effet sur les confins de trois provinces. Il occupe l'un des derniers contre-forts de la longue chaîne de montagnes qui sépare le Forez de l'Auvergne, et qui est elle-même une prolongation des Cévennes. Adossé d'un côté aux massifs abrupts de la montagne, de l'autre, l'antique manoir voit se dérouler à ses pieds les riantes plaines de la Loire. Mais laissons là Châteaumorand, que nous retrouverons plus tard dans nos ex-



Etablissement thermal des eaux de Sall-lès-Châteaumorand.





progrès. Au lieu d'encourager la paresse, il stimule le travail; il épargne une perte considérable de temps et d'argent au colon qui n'a pas encore de ménage, et qui vient y prendre ses repas; il lui fournit quelques distractions nécessaires qu'il ne trouverait pas dans sa maison déserte et nue, et dont il a besoin pour oublier ses fatigues présentes et chasser les souvenirs de la patrie absente, des parents abandonnés, des amis délaissés. Lui seul réunit et rattache l'un à l'autre, pour en composer une grande famille, tous ces hommes si différents par leur langue, leur caractère, leurs goûts, leurs coutumes, qui sont venus s'établir sur cette terre étrangère, de pays si éloignés et si divers; en un mot, il est la base, l'âme, le lien de l'association...

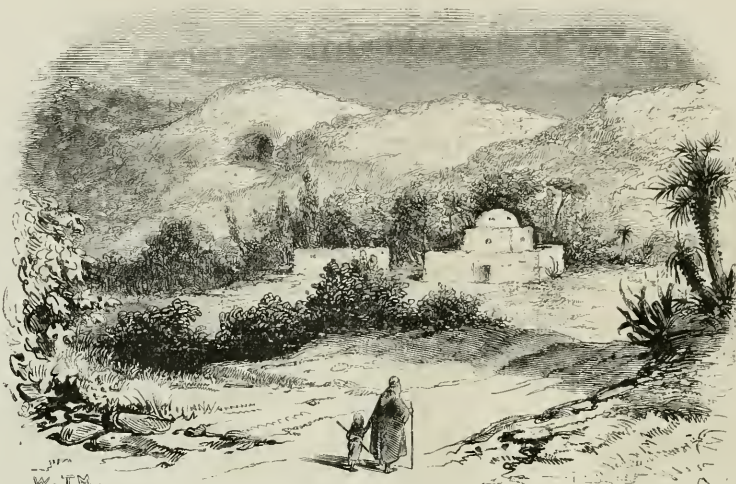
Au delà de la Cénia, la route n'est plus que tracée. Eté comme hiver, il serait imprudent de s'y aventurer; les vallées en sont trop profondes, les collines trop élevées. On passe à côté, où l'on veut, c'est-à-dire où l'on peut. Toute cette plaine, sauf quelques endroits où elle a été défrichée, est couverte de palmiers nains, dont le plus haut ne dépasse guère 4 mètres et demi. Ces arbres sont en général assez éloignés l'un de l'autre pour qu'une voiture puisse les contourner; mais, de distance en distance, il faut leur passer sur le corps, — ce qui n'est ni facile ni sûr, car ils occupent un assez grand espace et leurs branches sont très-serrées. Cette plaine, aujourd'hui si stérile et si nue, a été jadis cultivée et même boisée. Aucun des savants agronomes qui l'ont examinée, sondée, étudiée,

no doute qu'avec des soins bien entendus et patiemment prolongés, elle ne se couvre bientôt de moissons et de forêts, car elle est propre à toute sorte de cultures, et la nappe d'eau qui s'étend sous presque toute sa surface, à 1 mètre

vier, — après avoir démontré par des témoignages irrécusables que jadis de nombreuses familles humaines avaient vécu sur les parties les plus stériles et les plus désertes de la province d'Oran, alors couvertes de cultures variées, — dans ce pays plein d'avenir, l'homme seulement manque à la terre, et il est une formule magique dont l'application peut faire sortir du sein de cette terre les richesses qu'elle tient enfouies, formule qui se résume ainsi: Force et volonté. »

Deux heures après notre départ d'Oran, malgré l'épuisement de nos chevaux et les difficultés de la route, nous atteignons le Figuier (12 kilomètres d'Oran). C'est un camp pour 4,000 hommes établi en 1858, près du seul arbre qui nourrisse actuellement la plaine d'Oran. Ce pauvre arbre, — dont il a pris le nom, — semble honteux, triste, effrayé de son isolement. Soit que le chagrin ait mié sa saulé, soit qu'il craigne en se développant de tenter la cupidité de l'administration des forêts, si rarement satisfaite à plusieurs lieues à la ronde, soit qu'il rougissoit d'être trop vu de tous côtés, il ne paraît pas fier de cet article le qu'on lui fait toujours l'honneur de mettre devant son nom; on dirait qu'il reploie ses branches sur elles-mêmes et qu'il n'en étend pas complètement les feuilles, comme pour se dérober aux regards. Il inspire plutôt la pitié

que l'envie. Bien que la chaleur se fit cruellement sentir, nous ne nous reposâmes pas un seul instant sous son ombrage, car la fête devait être commencée. De tous côtés, autour de nous, nous voyions apparaître des ombres blanches



Un mois en Afrique. — Une gubba arabe.

environ de profondeur, permettra à tous les colons de transformer en jardins une partie de leurs propriétés dès qu'ils voudront se donner la peine de creuser des puits ou *horra*. « Dans ce pays plein d'avenir, disait M. Azéma de Montgra-



Un mois en Afrique. — Tente arabe.

qui se dirigeaient vers le même point, et il nous semblait déjà entendre les roulements répétés d'une fusillade éloignée. Cependant, quelle que fût notre impatience d'arriver, nous n'allions plus qu'à pas. Au delà du Figuier, nous avions

dù, nous écartant de toutes les routes tracées, prendre, comme on dit, à travers champs. Plus nous avançons, plus le terrain devenait accidenté. Après avoir traversé et dépassé l'extrémité de la Schikha, dont les eaux apparentes n'étaient

en réalité qu'une épaisse couche de sel, nos pauvres chevaux ne firent plus que gravir péniblement en zigzag des cotéaux abrupts, ou descendre plus vite qu'ils ne le voulaient des pentes non moins roides. J'avais mis pied à terre, et, mar-



chant un peu à l'aventure, j'escaladai toutes les collines qui se dressaient devant moi avec d'autant plus d'ardeur que j'espérais, en arrivant au sommet, apercevoir enfin à mes pieds l'hippodrome des Douairs ou des Smélas. J'entendais très-distinctement les coups de feu qui me servaient seuls de guide, car plus d'une fois je perdis de vue, entre deux collines, et la voiture qui me suivait, et M. B. qui me précédait avec son domestique. Une de ces petites vallées dans lesquelles je me trouvais complètement seul produisit sur moi une impression profonde. Au fond, dormant à un sommeil lourd un petit lac aux eaux noires et épaisses ; ses bords calcinés s'y réfléchissaient avec une étonnante netteté. Deux vaches s'y étaient plongées à mi-corps pour s'y rafraîchir, et elles ne faisaient aucun mouvement. Je cherchais vainement une espérance ou un souvenir de végétation. La fusillade avait cessé, je n'entendais plus rien. Malgré ma passion exagérée pour l'eau limpide qui coule et murmure, les hautes herbes émaillées de fleurs, sur lesquelles les bruissants et voltigent mille insectes divers, les grands arbres aux branches vigoureuses, aux larges feuilles, à l'ombre bienfaisante, ce paysage désolé, où la vie elle-même prenait l'apparence de la mort, ne frappa vivement. Je n'en avais jamais contempné de semblable. Plongé dans une sorte de ravissement, j'admirais ses belles lignes et ses magnifiques couleurs ; tout à coup je vis une de ses pierres les plus calcinées se dresser et se diriger sur moi au pas de course ; c'était un nègre presque entièrement nu, — il n'avait qu'une ceinture de toile gris foncé autour des reins, — et de la plus belle ébène, mais de la plus affreuse laideur, qui se reposait sur les bords du lac et dont mon arrivée avait troublé le sommeil ou interrompu les méditations. Quand il lut près de moi, il me fit une foule de gestes vio-

lents auxquels je ne compris absolument rien. Ne pouvant pas même deviner s'il voulait rire ou se fâcher, je me dirigeai du côté de la fusillade qui venait de recommencer, lorsque du haut de la colline opposée un Arabe, monté sur un cheval blanc, accourut sur nous à fond de train. Bien que je n'eusse aucune inquiétude, je me serais trouvé plus en sûreté au bord du lac de Genève ou dans la rue Richelieu,

nous allions bientôt être ensemble les heureux spectateurs.

M. Simonet ne m'eût-il pas rendu ce service, je me serais procuré la satisfaction d'esquisser son portrait. Ce n'est pas seulement une intéressante individualité, c'est un type curieux. M. Simonet représente à l'armée d'Afrique l'enfant de Paris, non pas ce gamin si connu, qui a tant et de si précieuses qualités, et qui ne se corrige presque jamais de ses vices ; mais l'enfant de Paris qui, à ses nombreuses dispositions naturelles, unit un grand fonds de connaissances acquises, et qui, non content d'avoir de l'esprit et d'être brave, respecte et suit avec autant de dévouement les lois de l'honneur que celles de la discipline ; aimant à se divertir, et sacrifiant toujours son plaisir à son devoir ; aimant à paraître et n'ayant pas d'orgueil ; parlant volontiers sans être bavard ; obéissant, dévoué, généreux, gai, aimable, aimé, estimé de ses chefs comme de ses égaux et de ses inférieurs ; adoré même des Arabes, qui n'accordent pas facilement leur affection à des chrétiens et à des Français. A l'époque où j'étais à Oran, il exerçait, je crois, les fonctions de payeur, et il avait souvent d'assez fortes sommes à distribuer aux entrepreneurs de transport. Les Arabes l'appelaient Simonet tout court, et souvent on les voyait errer par les rues ou sur les places, des papiers à la main, demandant Simonet à grands cris. Le jour même de mon arrivée, un Arabe m'apporta un billet en prononçant ce nom que j'entendais pour la première fois. Je lis le billet et je vois : « M. Simonet payera à ce marabout : » telle est l'orthographe que certains autorités aiment à importer en Afrique. Invité par les aghas des Douairs et des Smélas à la fête de Mouleï-Abd-el-Kader, M. Simonet nous y avait accompagnés. Il monte si bien à cheval que, de loin, je l'avais pris



Un mois en Afrique. — La rabba.

— un mauvais coup est sitôt fait ! — Du reste, que le lecteur se rassure, je n'eus pas même le temps de m'alarmer. L'Arabe était un Français, un de mes compagnons, M. Simonet, qui venait obligamment à ma rencontre pour me remettre dans le vrai chemin que j'étais loin de suivre, et le nègre, avec lequel il échangea quelques mots arabes, lui apprit qu'il me faisait une description pompeuse de la fête splendide dont

rête sur le quai et me présente un billet en prononçant ce nom que j'entendais pour la première fois. Je lis le billet et je vois : « M. Simonet payera à ce marabout : » telle est l'orthographe que certains autorités aiment à importer en Afrique. Invité par les aghas des Douairs et des Smélas à la fête de Mouleï-Abd-el-Kader, M. Simonet nous y avait accompagnés. Il monte si bien à cheval que, de loin, je l'avais pris



Un mois en Afrique. — Fantasia arabe.

pour un Arabe. Comment l'aurais-je reconnu ? Parti sur un cheval, il venait seulement de nous rejoindre, et, pour se garantir de la chaleur, il avait jeté un ample et léger burnous sur ses épaules, et il s'était coiffé d'un de ces chapeaux de paille de diverses couleurs, dont le fond est aussi élevé que les bords en sont larges et dont l'usage est si répandu parmi les Arabes.

Enfin nous franchîmes la dernière crête, et je me trouvais transporté, comme par enchantement, dans un monde entièrement nouveau pour moi, qui n'avait plus rien d'euro-péen, et où les civilisations de l'antiquité et des temps modernes n'étaient encore parvenues à laisser aucune trace apparente.

Devant moi, à mes pieds, s'étalait une vaste plaine jus-

qu'au pied d'un chaînon de l'Atlas, — le Tessalah, je crois, — qui fermait l'horizon. Cette plaine ne ressemblait nullement à celle d'Oran. On n'y apercevait ni arbres, ni palmiers nains, ni maisons, ni fermes. Elle était couverte d'herbes et de céréales. D'immenses troupeaux de vaches, de moutons et de chevaux y paissaient çà et là autour d'un groupe de tentes. A ma droite s'étendait le lac Salé, dont les





de malice que le singe, mais il a peut-être plus d'intelligence et d'esprit de conduite. Depuis qu'il a quitté l'Afrique, sa patrie, il n'a pas un seul mauvais tour à se reprocher. Son cornac lui impute, au contraire, une complaisance exagérée à l'endroit des mauvais plaisants qui lui font avaler des cailloux déguisés en brioches. Quoi qu'il en soit, il est impossible de voir une *majesté* plus inoffensive, plus docile à la voix de son conducteur, plus hospitalière envers les pygmées admis à l'honneur de la visite dans ses appartements ou dans son parc. Il est vraiment fâcheux que le prix du terrain à Paris ne nous permette pas d'introduire ces colosses dans notre intimité. Il serait beau voir trotter sur les boulevards ou aux Champs-Élysées, avec ou sans palanquin, quelque royal attelage d'éléphants. Ce serait un spectacle bien réjouissant pour tout le monde et bien humiliant pour ces affreux chevaux maigres qu'on appelle des chevaux anglais.

On sait l'histoire de la première girafe qui est venue jusqu'à Paris, et qui est morte, il y a deux ans environ. Envoyée par Mehemet-Ali, pacha d'Égypte, à Charles X, elle parcourut la France au milieu d'un triomphe perpétuel. Les populations des villes et des campagnes s'empressaient le long des routes pour contempler cette gigantesque fille de l' Abyssinie. A Paris, la mode l'accueillit ou plutôt la poursuivit à outrance. L'imagination du peuple ne l'abandonna qu'après s'être assouvi du plaisir de la contempler et de la mesurer. Depuis les pieds jusqu'à la tête, dans sa taille qui atteignait presque une hauteur de 6 mètres, le public la trouva d'abord pittoresque et bien vêtue, mais peu à peu il devint plus exigeant et cessa de l'admirer. La girafe qui l'a remplacée est pour le gamin de Paris un type dont il faut s'éloigner beaucoup au physique et au moral si l'on veut être regardé comme beau et spirituel. Nous ne savons pas ce qu'il faut croire de la girafe actuelle, mais l'expérience a prouvé que la défunte avait un bon cœur. Elle a aimé d'une affection vraiment touchante durant toute leur vie deux pauvres vaches qui l'avaient accompagnée et allaitée dans son voyage. Les Hotentots tirent un grand parti de la chair et de la peau de ces étranges animaux. Dans le même enclos que l'éléphant et la girafe, habitent des zèbres, des tapirs, des buffles, un dromadaire, un pécaré, que son odeur repoussante signale à l'odorat du passant.



Le Jardin des Plantes. — Loges des animaux féroces.

Les zèbres, c'est-à-dire les moins connus de ces mammifères, reçoivent des honneurs divins en Asie; mais ils ne jouissent pas de la même considération en Afrique. Bizarre destinée! la on les adore, ici on les mange. Leur bosse, grosse loupe de graisse, est un morceau délectable que les blancs eux-mêmes trouveraient sans doute excellent s'ils osaient y mordre.

Nous ne sortions pas de ce riant jardin où nous nous égarons à plaisir sans jeter un coup d'œil sur la faisanderie, où vivent, comme dans un phalanstère, tous ces braves oiseaux que nous avons connus dans les fables de La Fontaine avant de les rencontrer sur le grand théâtre de la nature, le héron, le butor, l'outarde, la perdrix, le pigeon ramier, les poules, les faisans, etc. Nous ferons aussi une courte station devant l'enclos des oiseaux aquatiques qui dorment ou qui se pavant au bord d'une mare abritée sous de grands arbres. Parmi les cigognes et les grues, parmi les canards de Barbarie voluptueusement accroupis sur la rive, nous reconnaissons le vol des mouettes et des goélands. Elles mélancoliques de l'Océan, habituées au mugissement des vagues et au bruit des tempêtes, elles ont un miroir à peine assez large pour y voir tout entière l'ombre de leurs ailes.

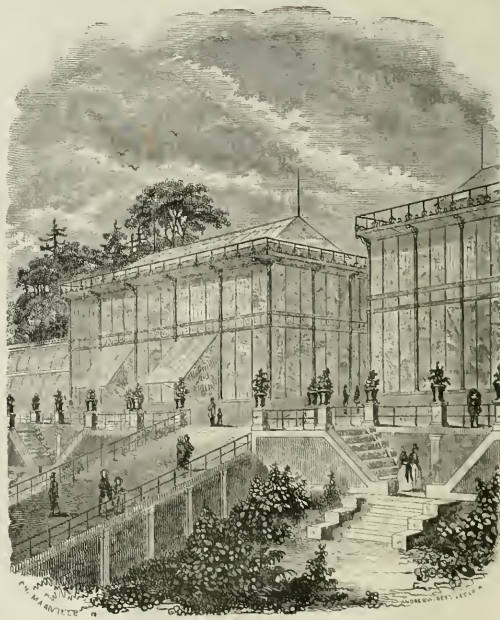
Les promeneurs s'arrêtent encore avec complaisance devant l'enclos des tortues, ces lentes voyageuses qui, comme l'aiguille de nos horloges, l'ont tant de chemin sans que l'œil s'en aperçoive. Quelques oiseaux, des hérons pourpres, des bernaches armées, répandus çà et là sur l'herbe, offrent par leur vivacité et leurs ébats un piquant contraste avec l'immobilité de leurs compagnes aux épaisses cuirasses.

Nous aurions encore beaucoup de petits spectacles à chercher autour des enclos, si le temps ne nous pressait pas. La féconde nature se lasse moins vite de produire que l'homme de contempler ses œuvres. Mais nous avons hâte de conduire le lecteur devant la ménagerie des bêtes féroces. Quoique à ce théâtre-là, comme à l'Opéra, les premiers rôles soient joués souvent par des doublures, quoiqu'il y ait sur ce point plus d'un mécompte à es-suyer, la foule s'y porte encore avec un empressement que nous devons partager.

La ménagerie des bêtes féroces est aujourd'hui dans un état d'indigence déplorable. Chaque loge est grosse d'un décep-



Le Jardin des Plantes. — Puits et manège.



Le Jardin des Plantes. — Vue extérieure des grandes serres.

tion. On nous promet un lion; on nous donne un ours. Nous désirons un tigre; on nous montre un renard. Nous rêvons un léopard; nous trouvons un loup. Enfin nous cherchons une bête féroce; nous apercevons un chien. Ainsi des ours,

des loups, des renards et des chiens, voilà le personnel tragique du jardin des Plantes. Il n'est pas une de nos forêts des Alpes ou des Pyrénées qui ne soit mieux approvisionnée. On voit bien quelque part une lionne, mais elle est si coquette,

si bonne personne, elle aime tant les caresses de son gardien et les gâteaux de ses visiteurs, qu'elle ne produit aucune impression sur le parterre. Il est impossible, en effet, de reconnaître dans cette belle esclave le type glorieux de la reine

du désert. Avant d'entrer dans sa loge parisienne, elle a dû figurer dans la domesticité de quelque pacha et baiser un grand nombre de pieds nus d'odalisques. Il faut s'empres- ser de le dire au public que tant de mansuétude pourrait indisposer contre la race léonine, cette lionne est moins nature que les lionnes de notre grand sculpteur Barye. Le mensonge est au Jardin des Plantes, la réalité est aux Tuileries. Oui, mais, hélas ! elle y est en bronze. Au nom des artistes, au nom des bourgeois pères de famille, au nom des bonnes et des soldats, nous demandons qu'on repeuple la ménagerie, que Louis-Philippe suive l'exemple de Napoléon, qu'il fasse acheter des tigres à l'Angleterre, qui en a, dit-on, toujours à revendre.

L'humeur pacifique des animaux renfermés dans le bâtiment de la ménagerie a du moins cet avantage, qu'elle assure une profonde sécurité aux daims et aux daines logés dans le voisinage. Quoique pour ainsi dire placés sous la dent des animaux prétendus féroces, ces innocents enfants de la forêt paraissent tranquilles sur leur avenir. Ils passent l'herbe de leur enclos avec autant d'application que s'ils se trouvaient en pleine campagne. Hormis quelques rares bouffées d'une odeur un peu acre que le vent du nord-est leur apporte, hormis quelques grognements sourds tempérés par de longs intervalles de silence, hormis quelques rapides visions de robes fauves et de grègles ouvertes, ils ne sentent, ils n'entendent, ils ne voient rien de menaçant autour d'eux.

Les animaux féroces leur paraissent peut-être même si doux, qu'ils crient à la calomnie et qu'ils gémissent de voir leurs frères emprisonnés dans de rudes cages de fer, tandis qu'ils ont, eux, du gazon et un large pan de ciel bleu sur la tête.

L'ancienne habitation des singes appartient aujourd'hui



Le Jardin des Plantes. — Vue intérieure de la grande serre.

aux reptiles. Les femmes et les enfants ne font pas un long séjour devant ces vitres à travers lesquelles nous voyons des serpents étaler leurs grâces hideuses. La physionomie des promeneurs arrêtés devant ce spectacle n'est pas moins intéressante à observer que les boas eux-mêmes. C'est toujours un secret effroi mêlé d'une inexprimable curiosité. Chacun semble vouloir regarder, mais n'être pas vu de cet œil fixe et magnétique. Au reste, les reptiles du Jardin des Plantes sont peu redoutables. Ils passent leur vie à manger des lapins et à dormir, genre d'existence qui excite peu l'imagination même chez le serpent, qui en a beaucoup, nous le savons à nos dépens.

Quand vous avez parcouru toutes les allées du jardin paysager, quand vous avez vu tous ces animaux aux formes et aux mœurs si diverses, quand vous avez respiré le parfum de ces fleurs recueillies sur tous les points du globe, vous avez encore quelque chose de magnifique à visiter, ce sont les serres fermées au public afin de ménager la santé délicate des belles étrangères rassemblées sous leur toit. Elles s'ouvrent parfois devant un petit nombre de privilégiés; c'est une véritable bonne fortune que d'être introduit dans ces splendides demeures, où tous les sens perçoivent à la fois des voluptés inconnues. Rien de plus beau, et hâtons-nous de le dire pour ne pas effaroucher ceux qui veulent de l'utile avant tout, rien de plus instructif que l'intérieur de ces édifices de verre. Tout à coup, en sortant des noires allées de sapins qui s'étageant sur la colline du labyrinthe, vous vous trouvez transporté dans un climat brûlant, au milieu de ces puissants végétaux que le soleil du tropique fait jaillir comme de vertes fusées d'un sol exubérant. L'impression que cause ce contraste est indifférisable. On éprouve dès l'en-



Le Jardin des Plantes. — Habitation des reptiles.



Le Jardin des Plantes. — Cabane des gazelles d'Algérie.

trée un éblouissement qui n'a pas encore cessé lorsqu'on a repris sa promenade au dehors. La Seine, entrevue au loin, se couvre de ces palmiers, de ces cocotiers, de ces bananiers, qui se dressaient dans les serres, et il vous faut un effort

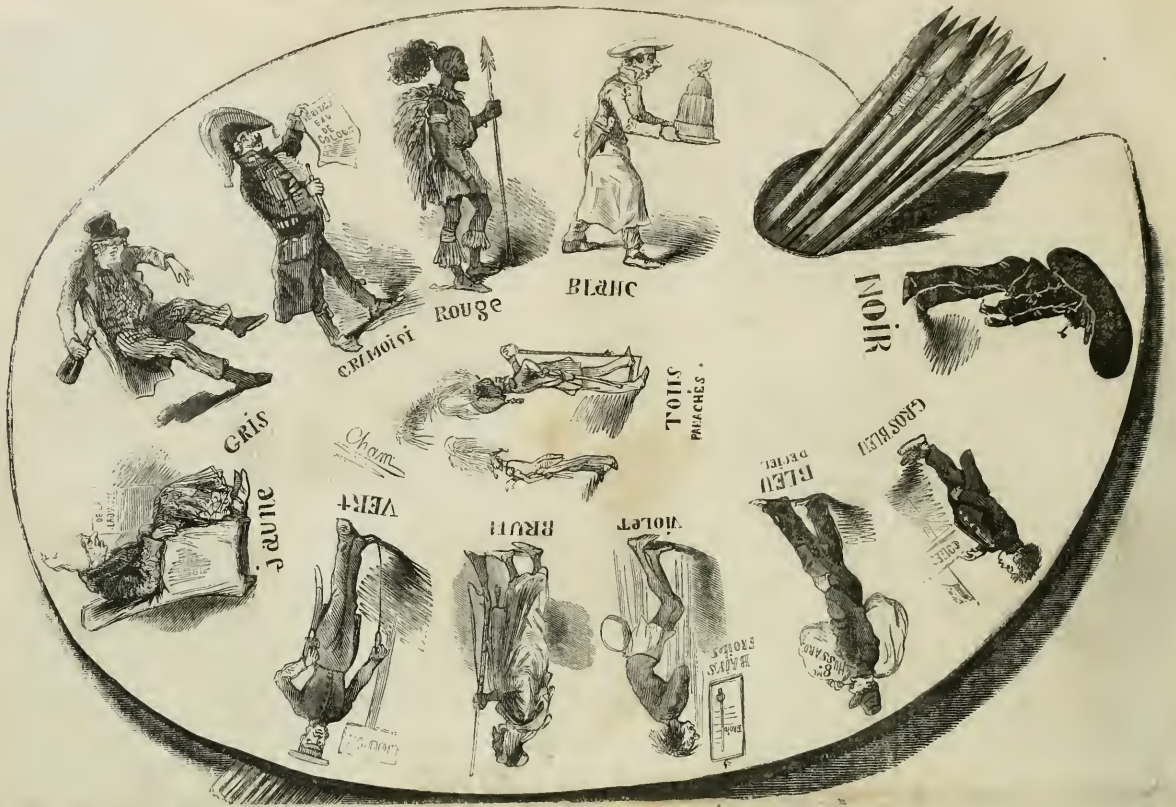
pour ne pas rêver du Nil ou du Ganze. Quand vous atteignez le but de votre course, quand vous franchissez la grille d'Austerlitz pour rentrer dans le Paris des moellons et des hommes, vous vous sentez saisi de découragement et de

tristesse. Les trésors de végétation que vous avez vus, les parfums que vous avez respirés, les animaux que vous avez contemplant vous ont donné l'idée d'un monde nouveau qui se ferme brusquement derrière vous.





La Palette humaine, études sur les couleurs, caricatures par Cham.



Mémoires du maréchal Masséna.

Le plus illustre de nos généraux, le plus brave et le plus habile parmi les lieutenants de Napoléon, Masséna, le vainqueur de Zurich, le héros du siège de Gènes, a laissé, en mourant, de nombreux manuscrits, des rapports militaires et politiques sur les événements où il a été acteur. Il manquait à ces matériaux précieux, pour les mettre en état de paraître devant le public, la coopération d'une main savante et exercée dans l'histoire de nos guerres républicaines et impériales. Le général Koch était le collaborateur indiqué pour ce travail de mise en ordre. Personne ne connaît mieux que ce savant militaire cette histoire où il a été mêlé activement comme officier supérieur d'état-major, et dont il s'est fait, depuis la paix, l'annaliste zélé et studieux pour la satisfaction de son goût personnel, autant que pour l'instruction du public et surtout celle des officiers de notre école d'état-major, où le général Koch a été pendant longtemps chargé de maintenir les grandes traditions de l'art qui a rendu le nom de la France si glorieux. Les Mémoires du maréchal Masséna vont être publiés prochainement.

Principales publications de la semaine.

**PHILOSOPHIE.**  
*Lettres philosophiques sur les vicissitudes de la philosophie relativement aux principes des connaissances humaines depuis Descartes jusqu'à Kant;* par P. GALLUPPI, professeur de philosophie à l'Université royale de Naples. Traduites sur la deuxième édition, par L. PEISSE. Un vol. in-8 de 564 pages. — Paris, Ladrange.  
**JURISPRUDENCE.**  
*Paraphrase grecque des Institutes de Justinien;* par le professeur THEOPHILE; traduite en français; précédée d'une introduction et de divers travaux critiques; accompagnée de notes juridiques et philologiques, conférée avec les commentaires de Gaius, les Règles d'Ulpien, les Sentences de Paul, le Digeste et le Code, l'Ecclésiologie de Lowenklaun, et le Manuel d'Harnémopole, et suivi de la traduction des fragments de Théophile et d'un appendice philologique; par M. F. FRAUCHI. Un vol. in-8 de 700 pages. — Paris, Vidor.  
*Traité de l'interprétation juridique.* En 15 :  
*Des questions auxquelles donne naissance les lois — Examen critique de la jurisprudence;* par M. DELISLE, doyen de l'école de droit. 15 :  
 pages. — Paris, Louis Delamotte.

SCIENCES ET ARTS.

*Instruction pour le peuple.* Cent traités sur les connaissances les plus indispensables, 29° livraison. Sol. *Amendement, Engrais.* Traité 64. Signé : J. GIRARDIN, professeur de chimie à Rouen, correspondant de l'Institut. In-8 de 46 pages. — Paris, J. J. Dubochet, Le Chevalier et Co.  
*Traité des fractures et des luxations;* par J. F. MALGAIGNE. Tome 1<sup>er</sup> *Des Fractures.* Un vol. in-8 de 852 pages. — Paris, Fantou, rue de l'Arbre-Sec, n° 52.  
 L'ouvrage aura 2 volumes in-8, et sera publié avec un atlas in-folio de 50 pl.

HISTOIRE.

*Histoire d'Italie;* par ROUX DE ROCHELLE, ancien ministre plénipotentiaire. Tome 1<sup>er</sup>. Un vol. in-8 de 468 pages. — Paris, Firmin Didot.  
*Clave Catalana on la Corse en 1756;* par M. le marquis de PASTORET. Nouvelle édition in-16 format Casin de 264 pages. — Paris, Paulin.

ON S'ABONNE chez les directeurs de Poste et aux Messageries, et chez tous les principaux libraires de la France et de l'Étranger.

NANCY, mademoiselle GONET, GHIMLOT, PFEIFFER; — NAMUR (Belgique) LEROUX; — NANTES, DEVOILLEAU, GÉRAUD, PETITPAS, MÉDÉNE POTTIN, SÉBIRE; — NAPLES (Italie), PELLERANO; — NEUCHÂTEL (Suisse), GERSTER; — NEVERS, MOREL; — NEW-YORK (États-Unis), GALLARDET; — NICE (PICHOU), VISCONTI; — NIMES, GIRAUD; NIORT, ECUYER; — NOUVELLE-ORLÉANS (États-Unis), HERBERT.  
 ODESSA (Russie), SAURON, VILLIETTI; — ORLÉANS, GATI-NÉAU.  
 PAU, LAPONT; — PERIGUEUX, BAYLE; — PERONNE, TRÉPANT; — PERPIGNAN, ALZINE, JULIA frères; — PITHIVIERS, LANGEVIN; — POITIERS, L'ÉTANG, PICHOT; — PORENTRUI (Suisse), Victor MICHEL; — PORTO (Portugal), MORE.  
 REBON DUBOIS; — REIMS, BRISSART-BISNET, QUENTIN-DALLEY; — REMIREMONT, DREZZ; — RENNES, DESJEU, VERRIER; — ROMORANTIN, CROSS; — ROCHEFORT, BOUCAUD, FLEURY, PENARD; — ROCROU, BINET; — ROME (Italie), MERLE; ROTTERDAM (Hollande), KHAMMERS, VAN REYN SNOCK; — ROUEN, ÉDET, FRANÇOIS, LEBRUMENT.  
 SAINTES, BOURBAUD, PATROUCH; — SAUMUR, DEBOS, JAYALO, NIVELLE, TROLET; — SEMUR, MIGNOT; — SENLIS, HILLOT, REGNIER; — SENS, SEFOT; — STOCKHOLM (Suède), BAGGE, JORNÉZ, METZGER; — STRASBOURG, DERIVAUX, TRETTEL et WERTZ; — SAINT-BRIEUC, GUENIER et SAUPE; — SAINT-CALAIS, PELTIER-VOISIN; — SAINT-DIZIER, DESPORTES; — SAINT-ÉTIENNE, DELARUE; — SAINT-GERMAIN-EN-LAYE, DUPRE; — SAINT-LO, ROUSSEAU; — SAINT-MALO, CARTEL; — SAINT-OMER, LEGIER, TIBERTEL-BERTRAM; — SAINT-PETERSBOURG (Russie), DEBOUR et compagnie, JATTEB, ISSACOFF; — SAINT-QUENTIN, DOLUY.

Rébus.



EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACRAMY bis et Compagnie, rue Damiette, 2.